

MURATHAN MUNGAN

LES GANTS
ET AUTRES NOUVELLES

traduites du turc
par Jean Descat

ACTES SUD

à Hülya Ekşigit

LES GANTS

Curieusement, quand je l'ai épousé, je n'en étais pas amoureuse. J'avais déjà trente-trois ans. Parfois, j'inscrivais ces deux chiffres sur une feuille de papier et en les regardant, tout noirs, l'un à côté de l'autre, je lisais en eux comme un mauvais présage et me disais qu'il était urgent de faire quelque chose. Je n'ai pas besoin de vous expliquer : comme beaucoup de femmes de trente ans, j'étais prise de panique. Pour ne rien arranger, je cédaï à l'affolement avec trois ans de retard. Le temps passe vite pour les femmes et on a bien raison de dire que leur âge, comme celui des chats, est à multiplier par sept. J'avais renoncé à faire un mariage d'amour, mais je me connaissais assez bien pour savoir que je n'étais pas du genre à mettre ma vie à l'abri de ce qu'on appelle un "mariage de raison". Vous me direz : Fort bien, mais alors qu'est-ce que tu cherchais ? Ce que je cherchais, ce n'était ni le coup de foudre, ni une passion dévorante, ni la compréhension mutuelle, ni quelque chose qui repose à la fois sur la tendresse et le respect ; j'avais assez vécu pour savoir que, lorsque mon compagnon aurait ronflé pendant deux nuits consécutives, il ne resterait plus, au petit matin, la moindre trace de ces bons sentiments. Les années ont passé et même les princes charmants atteignent un

jour l'âge de la retraite. Tout ceci pour vous dire qu'il était grand temps que je me marie, à condition, toutefois, qu'il ne fût pas déjà trop tard ! J'étais en quête d'une "solution simple". Je souhaitais une relation sans complication, détendue et confiante, qui ne donne pas prise à la déception, entre deux personnes qui, tout en éprouvant de l'attrance, n'attendent pas trop l'une de l'autre. A mon sens, il suffisait que l'on se plût et que l'on s'accordât sur les règles fondamentales. Il va de soi que l'homme que j'épouserai devait avoir les mêmes besoins et aspirations que moi ou du moins partager mes opinions sur le sujet. Bien sûr, si l'on considère objectivement toutes ces exigences, on se rend compte que c'est aussi difficile que de faire un mariage d'amour. Je m'en rendais bien compte, mais je n'avais pas d'autre issue ; vous savez, le mariage, en l'absence d'esprit inventif, est un espace dans lequel les choix sont extrêmement limités. Je souhaitais une relation respectueuse, mesurée, distante, sans à-coups, sans grandes fluctuations, ne permettant que des émotions mesurées, et où les partenaires fussent préservés des grandes attentes et des grands espoirs. Je calculais tout posément, point par point, mais au nom du ciel, connaissez-vous beaucoup d'hommes qui soient en mesure de vous apporter tout cela ? Si l'on rassemblait tous les citoyens mâles de ce pays, il n'est pas du tout certain que l'on trouverait ce mari idéal. Et pourtant, croyez-moi si vous voulez, j'ai bel et bien tiré le bon numéro.

Notre première rencontre a été des plus comiques.

La première personne à qui j'ai parlé de mon problème est mon amie Lale. Quand je dois révéler à quelqu'un quelque chose d'important, je commence

par renifler, et c'est ce que j'ai fait ce jour-là. J'ai reniflé un bon coup et puis j'ai déclaré : "Il faut que je te dise une chose. Je veux me marier."

Elle m'a regardée un moment bien en face d'un air inexpressif. Quand elle a été bien certaine de m'avoir suffisamment culpabilisée, elle a dit : "Il faut croire que tu n'attends plus rien de la vie."

Je la connais et je n'avais nulle envie de discuter avec elle.

Mais il faut croire que tout, dans ma conduite, indiquait que l'affaire était sérieuse, et elle n'insista pas.

"Voyons un peu ce que nous avons", dit-elle. Puis, sur un ton qui ne laissait guère d'espoir, elle ajouta : "Tu sais, c'est plutôt mal parti ; comme il est écrit dans ce fameux livre, *le monde regorge d'hommes mariés* ! Mais bon, puisque tu es tout à fait décidée, tu peux toujours attendre deux ans et mettre dans ton trousseau le poème de Cahit Sitk1 Taranc1 intitulé *Trente-cinq ans*."

Je vous l'ai dit, je la connais tellement, Lale !

Au bout de quelques jours, alors que je commençais à croire qu'elle ne m'avait pas prise au sérieux, elle m'a téléphoné : "J'ai quelqu'un. Il veut se marier. Nazan donne un dîner samedi soir, tu es invitée, et lui aussi.

— Ah, tu n'as rien dit à Nazan, au moins !

— J'ai bien été obligée, c'est un de ses amis ; et en plus il lui a dit qu'il cherchait quelqu'un. Elle avait une longue liste et tu n'imagines pas les chantages auxquels j'ai dû me livrer et les pots-de-vin que j'ai dû verser pour la convaincre de te faire passer avant les autres. Ne fais pas d'histoires et prépare-toi pour samedi !"

Curieusement, le samedi soir, j'étais émue sans l'être. Je me suis mise en route avec quelques bribes d'information au sujet de cet homme et un bizarre

pessimisme ; j'étais prête à tout laisser tomber et à rentrer chez moi pour aller sangloter dans mon lit. J'avais raté quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Je me sentais mal à l'aise. Il y avait une circulation épouvantable. Comme chacun sait, si vous dites *Istanbul, samedi soir* et *circulation*, vous évoquez l'enfer ; j'avais l'impression de me déplacer dans un cimetière de voitures ; sur tous les émetteurs de la radio, des présentateurs cauteleux débitaient à qui mieux mieux des inepties entrecoupées d'affreux programmes musicaux. Encore un précieux exemple de l'état de déliquescence dans lequel se trouve notre pays : c'est sans issue, on a beau zapper, on tombe toujours sur la même chose ! Quant à moi, en pleine nuit, pour aller voir un homme dont le visage m'est totalement inconnu, munie d'une description confuse et embrouillée, je cherche, sur les hauteurs de Rumeli Hisari, dans un dédale de rues ténébreuses, la maison d'une personne que je n'ai rencontrée qu'en de rares occasions et qui, d'ailleurs, ne m'est pas du tout sympathique, les heures passent, longues comme des siècles, et, furieuse et affolée, je transpire abondamment. Transpirer est la chose que je déteste le plus au monde. Cela me fait perdre toute confiance en moi. Pour l'instant, je suis complètement crispée et trempée jusqu'au slip ; je n'ai qu'une envie, c'est de rentrer chez moi au plus vite, de prendre une bonne douche, de boire un café et de tout oublier. Je m'avoue vaincue, j'ai même renoncé à me marier. Je n'ai plus qu'une idée en tête, trouver cette maudite maison. Mon obstination m'a souvent fait du tort, mais ce soir-là c'est bien grâce à elle que j'ai fini par accéder au chemin du mariage. Quand, après avoir, comme les fillettes perdues dans les bois, franchi tous les obstacles, j'ai enfin trouvé la maison de Nazan, les autres,

désespérant de me voir venir, étaient déjà passés à table...

Avouez que ça commençait plutôt mal. Dans ce genre de situation, on ne se rappelle pas les phrases brèves, nettes et précises que l'on a préparées en chemin et on se met à balbutier des propos décousus, sans queue ni tête ; la honte d'être en retard et le désir d'être convaincant vous font perdre vos moyens ; vous êtes consterné d'avoir gaspillé une bonne partie de l'énergie que vous réserviez pour cette soirée, vous vous sentez tout penaud et cela vous achève. Et pour comble, ce soir-là, il y avait l'effet Nazan ; et il faut dire que la pimbêche jouait bien son rôle. Quand j'ai commencé à énumérer les raisons de mon retard, elle a pincé les lèvres en me regardant d'un air incrédule et, sans me laisser finir, comme si je critiquais sa maison, elle a déclaré, en haussant le ton et en faisant de grands gestes démonstratifs pour bien attirer l'attention de tout le monde, qu'il n'y avait rien de plus facile que de la trouver et que c'était la première fois que cette chose se produisait. Bref, elle m'a fait passer pour une idiote "incapable de se rendre à une adresse donnée". Les films américains montrant des salles d'audience que nous connaissons bien mieux que celles de notre propre pays présentent des avocates ambitieuses et agressives qui se démènent comme des diablasses pour convaincre le jury ; Nazan me faisait penser à elles ; ce genre de personne s'efforce de vous convaincre de deux choses à la fois : tout d'abord que leur cause est juste, ensuite que le fait d'être une femme n'empêche pas d'être un bon avocat ; pour ce faire, elles dépensent plus d'énergie qu'il n'est nécessaire, ce qui les enlaidit et les rend ennuyeuses. Quant à moi, je suis persuadée que, quel que soit le sujet, l'acharnement à convaincre est toujours

laid et ennuyeux. Il tourne vite au ridicule. C'est sans doute pour cela que j'ai toujours détesté les excès de zèle ; je préfère la spontanéité et la discrétion.

Je suis prête à jurer que Nazan, tout en posant devant moi le potage qu'elle venait soi-disant de réchauffer, était en train, après m'avoir éliminée, de songer aux filles qu'elle avait rayées de sa liste. (Et donc à l'avocate contre laquelle elle allait désormais plaider.)

Mais, Dieu merci, Lale n'est pas du genre à laisser pourrir ce genre de situation.

En me présentant, elle dit sur mon compte de jolies choses simples, discrètes, mais élégantes, qui m'ont remonté le moral.

Il m'a serré la main sans trop forcer et m'a simplement regardée dans les yeux en souriant. Il y avait dans ses gestes je ne sais quoi d'amical. Je déteste les hommes qui plongent leurs yeux dans les vôtres avec des airs exaltés comme s'ils cherchaient à scruter le fond de votre âme ! La première chose qui a attiré mon attention, c'est son calme. Cela m'a tout de suite rassérénée. Il paraissait trente-cinq ans, tout au plus quarante. Je ne me rappelle plus si j'ai été surprise en apprenant qu'il en avait quarante-trois. Je le regrette un peu, mais dès ma troisième ou quatrième question, je lui ai demandé quel était son signe du zodiaque. J'avais vainement essayé de me retenir, pour ne pas ressembler à ces lycéennes qui essaient de se faire une opinion sur les gens en menant leur petite enquête ; il m'a répondu après un temps de réflexion, sans dissimuler que ce genre de choses le laissaient indifférent. A première vue, il n'avait rien de frappant. C'était un homme posé et agréable. Plutôt beau garçon. Il portait une chemise foncée à carreaux, ce qui, pour moi, est le comble de la séduction masculine ; il